bonne copie de la Bible aurait coûté, nous dit-on (8), plus de 1500 francs, sans compter la reliure et le parchemin, alors très chers aussi; l'écrivain le plus habile n'y aurait pas employé moins de dix mois entiers, » en sorte que ce précieux volume qu'un ouvrier se procure aujourd'hui avec le gain d'une seule journée, il aurait fallu pour le payer, au temps de Valdo, le produit de plusieurs années d'un travail assidu. Les prêtres, tout occupés de satisfaire leur amour des plaisirs ou de l'argent, ne s'étaient guère souciés de mettre la Parole de Dieu à la portée du peuple, trouvant d'ailleurs beaucoup mieux leur compte à laisser ignorer l'Evangile qu'à le répandre. Ce que les prêtres ne firent pas, Dieu mit au cœur du pieux négociant de l'accomplir, et Valdo entreprit de traduire *en langue romane ou gauloise* les Saintes Ecritures du Nouveau Testament et des Psaumes, en attendant qu'il pût en faire autant pour la Bible toute entière.

Il y avait alors à Lyon deux jeunes clercs qui étudiaient pour la prêtrise. Valdo, qui était assez instruit pour juger de l'exactitude d'une

traduction du latin, mais qui n'aurait eu ni le temps ni les forces de se charger à lui seul d'un si grand ouvrage, fit avec eux un arrangement. Pour une somme convenue, l'un, *Etienne d'Anse* (9), plus avancé, devait traduire du latin en langue romane les livres de la Bible que Valdo lui indiquait ; l'autre, *Bernard Ydros*, jeune encore et très pauvre alors, mais copiste habile, fut chargé d'écrire de sa plus belle main sous la dictée du premier (10). Aidé de ces deux étudiants, et s'entourant d'ailleurs de toutes les ressources que pouvaient lui fournir son argent et les lumières de ses amis, Pierre Valdo mit courageusement la main à cet ouvrage important.

Il aurait pu se contenter de suivre simplement la version latine qu'il avait entre les mains ; mais autant Valdo était impatient d'ouvrir l'Evangile au peuple, autant il avait à cœur de ne lui donner que la traduction la plus fidèle qu'il pourrait, si profond était son respect pour la sainte Parole de Dieu. Tout en suivant la Vulgate, il fallut donc consulter ou faire consulter des manuscrits, dont plusieurs se trouvaient dans les bibliothèques de Piémont et de Lom-

bardie (11). Il en résulta que vingt fois, on l'a compté, dans le seul Evangile de St. Jean, le traducteur crut devoir s'écarter du texte latin qui lui servait de guide.

Ces difficultés n'empêchèrent pas qu'on n'eût en peu de temps traduit un certain nombre de livres, dont il fut permis à tout le monde de tirer des copies.

En 1179, deux Vaudois (*Valdesii*) envoyés à Rome, à l'occasion du concile de Latran, furent en mesure de présenter de la part du traducteur au pape « le Livre des Psaumes avec des annotations » (12) ainsi que plusieurs autres livres de l'Ancien Testament et du Nouveau, tous en langue vulgaire ou romane.

C'était, depuis que le latin avait cessé d'être compris de tout le monde, la première fois peut-être qu'un homme avait le privilége de présenter à la France, à l'Espagne et à l'Italie, dans une langue sinon parlée de tous, du moins intelligible à des millions de personnes, un recueil un peu complet des Saints Livres où Dieu a déposé pour le peuple les trésors de sa grâce et les secrets de sa volonté. Le concile,